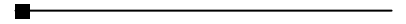


CENTRE D'ETUDES MAZARINE PINGEOT - CEMAPI



# **BULLETIN**

*Volume 3, numéro 5*

**Bulletin, volume 3, numéro 5**

<i>Editorial</i>	<i>iii</i>
<i>Sur les Carnets de Mazarine</i>	<i>iv</i>
<i>Agathe, (H)Adrien et les autres...</i>	<i>viii</i>
<i>Documents</i>	<i>xv</i>

■ **Le CEMaPi**

**Origine**

Le Centre d'Etudes Mazarine Pingot, CEMaPi, a été fondé en 1998, à la suite de la lecture de *Premier Roman*.

**But et Directions de Recherches**

Le CEMaPi, organisation laïque et militante, a été intégré, comme groupe de recherche, à l'URA 136 du CNRS, en aout 2001. Depuis tout va bien, notamment niveau financements.

**Ours**

Le *Bulletin* du CEMaPi est publié sous forme électronique.

ISSN: 1292-5132

**Contacts**

e-mail: [cemapi@free.fr](mailto:cemapi@free.fr)

internet: <http://cemapi.free.fr/>

**EDITORIAL : QUE SE PASSE-T-IL ?**

“Les études mazarines se portent bien, merci.” C’est ainsi que s’ouvrit le colloque consacré à l’hypotexte de *Zeyn où la Reconquête* en Sorbonne Nouvelle le mois dernier.

Nous consacrerons, comme il se doit, un *Bulletin* à ce colloque, et notamment à la communication séminale d’Elias de Nèves, sur les rapports étroits entre écriture journalistique et récits de voyage chez Pinget.

De Nèves nous offre dès à présent une étude centrale sur l’œuvre journalistique de notre auteure : *Sur les Carnets*, au titre bien trop modeste, devrait s’intituler *Pourquoi?* Pourquoi, en effet, la rédaction de *Elle*, une revue qui nous avait habitué à de plus hautes considérations, a-t-elle supprimé, du jour au lendemain, la chronique que tenait Mazarine ? Pourquoi ?

Ne laissent pas la colère nous envahir. Plongeons nous, au contraire, dans l’article de B.C. consacré aux système onomastique de *Premier Roman*: où se cache Agathe, Hadrien, et les autres, sinon dans le goût de classe d’une écrivaine en devenir ?

## SUR LES CARNETS DE MAZARINE

Par Élias De Nèves

Un autre grand homme d'Etat du XXe siècle aurait pu le dire : “ *le XXI<sup>e</sup> siècle sera chroniqué ou ne sera pas* “. Cette fin de (XX<sup>e</sup>) siècle aura en effet été marquée par le retour sur le devant de la scène de ce genre littéraire bien particulier qu'est la chronique. Certes, la chronique, appelée ici journalistique, aura accompagné tout le siècle précédent — “ chroniques de Sirius “, billets d'humeur divers, autant de rendez-vous fidélisés dans une presse dont l'essor est aussi la marque du temps — mais l'impression demeure que ce genre, journalistique ou littéraire, comme on voudra, justement, a connu une seconde jeunesse à cette époque. Un observateur avisé ne peut de fait que prendre note de cette mode de la chronique : on réédite à tout va les chroniques d'écrivains confirmés (le “ bloc notes “ de Mauriac, les *Chroniques de la Montagne* de Vialatte), on fait accéder les chroniqueurs au rang d'écrivains en réunissant en volumes leurs productions (Bernard Franck), et on demande à des écrivains ou nouvellistes à succès de tenir des chroniques dans des hebdomadaires populaires (*Télérama* pour Anna Gavalda, *Elle* pour Mazarine Pingeot).

Tout bon helléniste voit que dans “ chronique “ il y a “ chronos “ : est-ce le temps pressé de cette époque qui fait que le lecteur goûte de confiance ce genre bref par excellence ? A tout le moins, la chronique est un genre moderne, voire moderniste. Formée d'un nombre de signes invariable, placée toujours à la même place selon la même typographie, la chronique ne réserve dans sa forme pas de surprise ni d'inattendu ; elle rassure et donne un repère dans un monde qui en est dénué. Si elle est spécialisée, elle donne des informations essentielles (films à voir et surtout à éviter, livres à déchirer sur la place publique, plats à fuir comme la vache folle) ; générale, elle prend pour prétexte une anecdote, ou un événement : c'est une digestion de l'information, qui aurait sinon été à trouver dans le trop large ensemble de la presse ; enfin, signée le plus souvent par un grand nom, elle offre sujet à polémique et à discussions animés dans les dîners en ville.

Mazarine Pingeot est de ces éminents écrivains que la presse la plus prestigieuse (*Elle*, précieux allié des femmes depuis des décennies) a distingués au rang de chroniqueurs. C'est avec modestie que la nouvelle Françoise Sagan intitule sa chronique : “ carnets “. Il y a quelque chose d'artisanal, d'inachevé, de valéryen (de Paul Valéry, et non de Valéry Giscard d'Estaing), de rilkéen, même, dans cette appellation. Le nom s'affiche toutefois avec fierté, et c'est en suivant une tradition bien ancrée que la chronique de Mazarine s'orne d'une photo de son auteur. En lieu et place des mines changeantes d'Anna Gavalda dans *Télérama*, qui miment

### ■ Elias de Nèves

Elias de Nèves est un(e) des lecteur(e)s principaux de l'oeuvre journalistique mazarine. Chargé(e) des études journalistiques jusqu'à son licenciement pour cause de dégraissage.

l'humeur de ses billets d'humeur, Mazarine offre au lecteur un visage constant : nouvelle Athéna, Mazarine regarde droit dans l'objectif. Le petit sourire fin n'est pas sans rappeler son auguste géniteur et ses portraits d'Etat ; mais point d'*Essais* de Montaigne : les mains de l'écrivain qui écrivent sont ici cachées. Jeune et décontractée, Mazarine a les mains sur les hanches, mais dissimulées par un blouson de jean, une chemise blanche très BHL (autre normalien-philosophe-chroniqueur), de longs cheveux bruns, et un geste très naturel. Le "carnet" lui-même trône en bas de page, dans un encadré discret et de bon goût.

D'aucuns se sont amusés à faire rentrer la chronique, si protéiforme pourtant, dans un "genre" précis obéissant à des invariants. Centrée sur une anecdote, un épisode, une 'chose vue', la chronique est l'art de l'essentiel : le texte va droit au but, fait fi des explications, préfère la formule percutante, adore le télescopage de mots, les phrases nominales (bref, cet abhorré 'style journalistique'), cède aux goûts des formules, ne répugne pas au calembour, le plus souvent mauvais, (on en trouve chez Mazarine, reste de goût du canular normalien, sans doute), à l'hyperbole, à la paronomase, voire pire encore. Fragmentaire et discontinue, la chronique se laisse pourtant concevoir, pour le lecteur méritant et assidu, en une 'œuvre' ; et c'est ainsi justement que l'on peut parler de style de la chronique, du style d'une chronique. Le style des carnets de Mazarine Pingeot, pourtant si neufs, tels les cahiers tout propres des rentrées de notre enfance, déjà, ne laisse pas de fasciner les critiques. L'hebdomadaire *Marianne* y a ainsi consacré un bref article dans son numéro du 4-10 décembre 2000. On pourrait gloser à l'envi sur le merveilleux symbole que constitue le titre de ce magazine ; le journaliste, en tout cas, semble saisi d'une admiration panique, si justifiée, devant les chroniques mazariniennes. Pour en parler, il trouve des mots dignes de Blanchot, ou plutôt ne les trouve pas, ce qui revient au même. 'Ecrits' 'abscons', 'mystères' : la chronique de Mazarine, qui revient toutes les semaines sans que l'on lui demande, comme la messe obligatoire des temps de notre enfance, exhale un capiteux parfum de rite sacré.

Depuis ses premiers romans, et son *Premier roman* au titre si fin et programmatique, mais aussi son second, ou peut-être, souhaitons-le, son deuxième, on connaît le style Mazarine. Bonne élève, Mazarine la chroniqueuse connaît ses classiques. La construction des chroniques obéit par exemple à un schéma pensé, courant d'une propédeutique à une conclusion en trois parties bien balancées. La chronique de mai livre d'abord des réflexions générales, avant de faire la part belle au cœur de l'anecdote, le 10 mai 1981 comme 'à la recherche du temps perdu', puis de se finir sur une prise de rendez-vous à la Bastille où la littérature rejoint la vie, et le magazine féminin le symbole historique. 'Moi et mon mail' pratique une *captatio bene voluntiae*, sous forme de question rhétorique, que n'auraient pas reniée les

Article paru dans *Marianne*,  
4 décembre 2000

Abscons

### Le mystère Mazarine

Chroniqueuse à Elle,  
Mazarine livre des textes  
si écrits qu'ils en sont  
abscons. Que ce soit  
sur Godard ou Koltès,  
vous pouvez relire le papier  
dix fois, vous arrêter à  
l'évocation de celui qui  
"lave son zizi. Les autres  
pensent qu'il le fait boire";  
vous pouvez vous poser  
avec Mazarine et Eluard  
cette question lumineuse:  
" L'amour, qu'est-ce que  
c'est dans cet univers  
aseptisé ? ", avant d'être  
replongé dans le brouillard:  
" La réponse, si elle existe,  
surgira d'une tanne nouvelle  
de la phrase, grammaire  
du cinéma, points  
d'interrogation signifiés  
par des silences et des  
clairs-obscur. "Il s'agit  
certainement d'un concours  
de Elle; celui qui percera  
ces mystères gagnera  
un abonnement à l'hebdo ! ●

auteurs antiques ou les orateurs politiques. Parfois l'entrée en matière se fait *anti in medias res*, mais le lien avec l'épisode se fait vite jour dans l'esprit du lecteur, ainsi du passage du judo au socialisme, catégories dont la définition commune est : 'sports de haute lutte dans lesquels les Français brillent.' La chronique sur Jean-Pierre Gaillard et Lionel Ovadia (où l'on apprend que, comme nous, Mazarine écoute France Infos) est elle divisée en deux parties rigoureusement parallèles et commence comme toute bonne dissertation de khâgne par une sorte de 'de tout temps les hommes ont écouté la radio et...'

Le rapport au lecteur est une donnée essentielle des carnets. Il est fait de complicité et d'intelligence, et on en est flatté : " moi et mon mail " fait partager au lecteur l'expérience de l'écrivaine face aux communications modernes : 'que faites-vous ?' au point de pratiquer en son milieu le périlleux exercice de la prosopopée : 'je n'en suis pas à un vœu près'. Comme le lecteur, ou peut-être la lectrice, le 'je chroniqueur' est maqué : 'l'homme avec lequel on vit'. De même, l'évocation du 10 mai 1981 par la petite fille devenue grande est un constant appel au lecteur. On pourrait, par un glissement de pensée aisé à concevoir, se croire harangué par un politique à la recherche d'un vote : " rappelez-vous ", lâché avec une puissance gaullienne. Mais le ton se fait ensuite plus intime, et nous sommes dans le confessionnal du cardinal Mazarine : " je vous livre [mes souvenirs] sous le sceau du secret ", " autant vous dire ". Les pronoms oscillent entre le 'on' gnomique et le 'nous' de camarades.

S'ajoute à cette impression de familiarité le choix d'un vocabulaire délibérément prosaïque : " un truc ", " un job ", " une heure de rab ", " copine ", " potache " : intimité d'un café partagé à la cafet' de Fontenay. 'Moi et mon mail' excelle dans le maniement de cette écriture orale 'ça te transforme un Jean-Pierre en fin rappeur').

D'ailleurs la langue est souvent simple et claire, au point que l'on pourrait conseiller ces opuscules comme des modèles de français langue étrangère. La chronique consacrée à la radio est un modèle du genre, véritable variation sur le présentatif et le présent de l'indicatif : après un 'ceux qui...' très Prevert du "Dîner de têtes", nous sommes dans la publicité du Lido 'c'est magique', puis dans l'enfantin et délibérément maladroit 'c'est comme si...'

Le style est aussi un ton, et ce ton est naturel [1] dans les carnets : Mazarine sait se montrer pleine d'ironie par rapport à elle-même. Elle parle d'elle-même à six ans comme d'un être qui n'a pas le droit de vote, et qui a 'un sens de l'histoire moyennement développée'. Cette ironie a des accents parfois dickensiens, comme quand elle écrit : 'j'avais donc atteint l'âge de 6 ans, sans grande difficulté'. Et

[1] Je parle là du fameux 'ton au naturel'.

quel lecteur serait insensible à la poésie allitérative de : ‘mais Bastille, c’était loin, et il y avait école le lendemain’ ?

A la parfaite mesure cicéronienne de ‘poète du matin, ami du soir, compagnon de l’après-midi’ ? Et la langue peut se faire désuète, comme dans ce ‘Klaxon’ majusculé.

A l’image d’un Vialatte - ou serait-ce par atavisme ? — , Mazarine a par ailleurs aussi le goût de l’aphorisme, de la formule percutante. Les adversaires politiques de ‘papa’ ne sont pas épargnés : ‘la génération ‘Giscard’ est une entité plutôt abstraite, voire inexistante’, dit-elle ainsi.

Dépasant la querelle de partis, qu’elle semble détester (‘mon sens de l’histoire était moyennement développé - il y en a de plus âgés qui ne l’ont toujours pas acquis et lui préfèrent la polémique’), Mazarine se fait parfois philosophe, ce qu’elle est d’ailleurs, et nous livre de véritables maximes de vie : “ il n’y a pas que le judo dans la vie, il y a aussi le socialisme “, “ c’est à la portée de tout le monde de s’inventer des présages pour adoucir la vie “ (rappel d’un ‘opium du peuple’ bien connu).

Et qui dira la profondeur de la matière des chroniques de Mazarine ? Plus que jamais la chronique de Mazarine aura été une chronique sur rien, idéal flaubertien par excellence. Que dire de cette ode aux ondes, oeuvre sur les voix, chose si volatile dans un écrit ? de cette chronique sur le courrier électronique, le courrier immatériel, ‘lettre morte’, qui pour Mazarine rejoint de toute façon ‘la superstition la plus archaïque’, à la manière de ses visionnaires qui voient par-delà les apparences le cycle éternel de la vie ? A propos des choses les plus prosaïques, Mazarine parle de mysticisme et de mystère : la littérature, par le biais de la chronique, transcende le réel, les références au sacré et à la religion obsessionnelles.

Mais il est des moments où Mazarine se souvient non des chroniques de Frosart, mais de celles de Froissart, et du sens étymologique du mot ‘chronique “, témoignage sur l’histoire : c’est celles où elle se fait l’historienne, le héraut privilégié de l’épopée mitterrandienne. Evoquer le 10 mai 1981, c’est pour Mazarine élaborer un texte riche de résonances — couturé d’intertextualité, dira le cuistre. Entre Mazarine à l’école et le petit chose, (avoir six ans, c’est ‘presque un septennat’, la durée politique s’est substituée à la durée de la vie pour la fille naturelle de l’homme d’Etat) ; la sphère du privé rejoint celle du public, les portraits électoraux se font portraits de famille, la petite histoire se love dans la grande ; et la chronique mazarinienne atteint à son essence sublime.

Et c’est ainsi qu’Allah est grand, et que Mazarine chronique.

## AGATHE, HADRIEN, VICTOR ET LES AUTRES...

*Les prénoms dans Premier Roman*

B.C.

*“ Il faut [apprendre] à offrir aux propos d’un ouvrier métallurgiste l’accueil recueilli que certaine tradition de la lecture réserve aux formes les plus hautes de la poésie ou de la philosophie. ”*

*Pierre Bourdieu, La misère du monde, p.924*

### Introduction

*Premier Roman*, peut étonner par l’usage que fait son auteure de quelques prénoms, très peu répandus dans la société française, littéraires (Hadrien est le plus ouvertement yourcenarien), anglo-saxons (Helen), d’usage récent ou au contraire démodés (Suzanne).

La constante répétition des prénoms dans le roman (Agathe n’est presque jamais autrement introduite que par “Agathe”) incite à penser qu’ils sont revêtus, pour l’auteur, d’une très vaste signification, devant permettre au lecteur de “situer” socialement, générationnellement et littérairement, les personnages.

Lire Mazarine Pingeot pré-suppose donc de vastes compétences culturelles qu’il nous faut décrire. Nous faisons dès le départ l’hypothèse que le choix d’un prénom, que ce soit pour un personnage de littérature ou un futur enfant, répond globalement aux mêmes contraintes : une contrainte de distinction (que Ionesco a mis en lumière dans *La Cantatrice Chauve*) et une contrainte d’originalité (ou d’an-originalité : appeler sa fille Cloé, Chloée, Chloé, Cloeh ou Kloée n’a “évidemment” pas le même sens).

Notre deuxième hypothèse repose sur les conclusions de notre étude des choses ingérées dans *Premier Roman* : ce texte littéraire est sur-construit et ressemble par certains côtés à des productions oulipiennes. Ainsi le choix des prénoms fut-il, à n’en pas douter, une oeuvre en grande partie consciente. Si les contraintes sont restées sous-jacentes et inconscientes, le choix comme opération cognitive et actualisation d’une compétence sociale a bien eu lieu.

Dans cette étude, nous allons donc tenter d’analyser la carrière littéraire et sociale des principaux prénoms de *Premier Roman*. Pour ce faire, nous disposons de plusieurs outils : une sociologie du prénom a vu le jour en France, principalement centrée sur les essais de Philippe Besnard (Besnard, 1971), un “post-durkhei-

### ■ RESUME

Dans *Premier Roman* (Julliard, 1998), Mazarine Pingeot accorde visiblement une très grande importance aux prénoms de ses personnages, en les sélectionnant avec soin dans un vivier restreint de prénoms français rarement utilisés, mais par des “précurseurs”, dans les années soixante-dix, avant d’entrer “à la mode” dans les années quatre-vingt (pour Dimitri) ou la fin des années quatre-vingt-dix. Nous proposons en conclusion une datation possible des premiers brouillons (hypotexte) au regard des carrières sociales des prénoms.

mien” spécialiste de l’anomie; à cette sociologie, outil conceptuel, s’attachent dorénavant des outils matériels, qui rendent extrêmement aisée la production de statistiques élémentaires sur les prénoms. Des bases de données en ligne permettent de connaître la répartition annuelle des prénoms donnés en France, et d’autres l’usage littéraires des prénoms.

Selon Besnard, “comme bien symbolique, le prénom présente deux caractéristiques particulièrement intéressantes : c’est un bien *gratuit* et dont la consommation est *obligatoire*” (Besnard, 1971, 347, il souligne) Ces deux critères, la nécessité pour toute personne d’avoir un prénom, et l’absence de coûts non-négligeables dans le choix du prénom par les parents, en font un objet-modèle pour l’étude de certains usages sociaux.

Dans le cadre qui nous intéresse plus particulièrement ici, ces hypothèses de travail ne sont pas tout à fait pertinentes. Pour être rapide, depuis *A la Recherche du Temps Perdu*, ou les nouvelles de Kafka, l’imposition d’un prénom à un personnage n’a plus rien de nécessaire. L’absence de nécessité, d’obligation, a peut-être engendré des coûts relatifs aux choix du prénom, mais ces coûts sont difficilement quantifiables.

Cependant, dans *Premier Roman*, si certains personnages n’ont pas de prénoms (c’est le cas du père de l’héroïne, Agathe ), la plupart des figures romanesques intervenant dans les péripéties sont dotées d’un prénom. Ce prénom a, nous allons le constater, une valeur obligatoire : il constitue souvent un “marqueur social” permettant de décrire synthétiquement et inconsciemment tout un ensemble de qualités: “les prénoms constituent un matériel privilégié pour analyser ce que Goblot appelait l’intrusion du jugement de classe dans le jugement de goût” (Besnard, 1971, 348).

Notre essai repose enfin sur les principes de lectures définis par Pierre Bayard dans *Qui a tué Roger Ackroyd ?*. Obéissant à un souci de rigueur, un roman policier se doit de suivre une logique sans failles. Dans le cas de Premier roman, le souci de rigueur s’applique à une vision “réaliste” du monde social, si du moins l’on prend au sérieux les déclarations de l’auteur. Quand ce souci est oublié, nous ferons l’hypothèse que c’est à la suite d’un conflit entre deux ordres de “réalismes” : un réalisme sociologique, que nous repérons ici par la distribution des prénoms, et un réalisme narratif, qui oblige l’auteur à se plier à des schèmes rhétoriques - qui s’incarnent parfois aussi dans des prénoms.

### **Agathe**

Quelle est la carrière littéraire et sociale d’Agathe ? Est-il possible de savoir qui est Agathe sans même lire *Premier Roman* ?

Agathe est l'héroïne de l'histoire. L'une des clés de lecture possible est de la considérer comme un équivalent littéraire de l'auteur. Nombre de traits incitent à y voir une ressemblance : les cheveux noirs et la scolarité à l'Ecole normale supérieure en seraient deux. Mais une des spécificités de l'auteur en l'occurrence son prénom, ne se retrouve pas dans le personnage d'Agathe.

Autant "Mazarine" est un prénom unique à la naissance de l'auteure (selon les données de l'Institut Nationale de la Statistique et des Etudes Economiques (INSEE), entre 1974 et 1994-1995, une seule Mazarine était vivante en France), autant Agathe a une longue histoire derrière elle. Comme nous le constatons sur le graphique si contre, deux Mazarine naissent bien respectivement en 1992 et 1994, mais c'est surtout en 1996 et 1997 que soixante-dix puis cinquante Mazarine viennent au monde.

Le succès rapide et éphémère de ce prénom doit probablement beaucoup à une double contrainte : la mode des prénoms se terminant en -ine, ou -ne, relativement ancienne, est, à la fin des années 90, confrontée à l'épuisement des "classiques" (Valentine...) et au manque de légitimité des créations récentes (Sophiane, par exemple).

Le prénom "Agathe", au contraire, est beaucoup plus répandu.

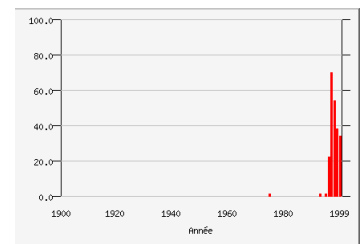
Comme nous pouvons le constater sur ce graphique, l'augmentation du nombre d'Agathe est exponentiel à partir de 1960, doublant grosso modo tous les sept ans. Entre 1972 et 1975, environ 200 petites filles sont baptisées Agathe, ce prénom étant alors très rare (un nouveau né sur...)

A partir du milieu des années quatre-vingt dix, le prénom, de rare, est devenu à la mode : le nombre d'Agathe augmente de plus d'un millier (soit un enfant sur ) chaque année.

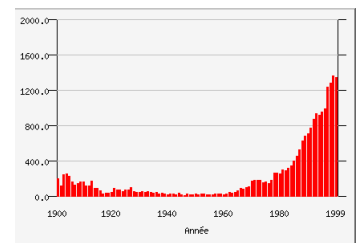
Deux conclusions rapides pourraient être amenées dès maintenant :

Soit Agathe fait, à sa naissance, partie d'une famille appartenant à un groupe "innovant", c'est à dire choisissant avec quelques années d'avance pour leur enfant un prénom qui, rare, se répandra ensuite. Nous serions tenté, dans le cadre de l'économie générale du roman, à penser ainsi. L'auteur nous présentant la conjugalité des parents d'Agathe comme non conformiste : individualistes et novateurs, les parents d'Agathe auraient bien pu agir de la même manière que l'ont fait certains parents français des années soixante-dix. Cependant, formuler cette conclusion-hypothèse n'est possible qu'à la condition nécessaire de confier à l'écriture pin-

Figure [1] : répartition du nombre de Mazarine, 1900-1999, source insee



Agathe



geotienne une volonté de réalisme qui ne serait que “sociologique”. Or un réalisme “narratif” n’est pas à exclure.

Une autre hypothèse-conclusion nous conduit en effet à penser qu’ “Agathe n’a que 3 ans”, c’est à dire que l’auteure, commençant à écrire vers 1993-1994, a choisi pour son personnage un peu ce qu’elle aurait pu choisir pour sa fille, toutes choses égales par ailleurs. Dans l’idée qu’Agathe est un personnage des années quatre-vingt dix, ce que certains journalistes (Savigneau, 1998) ont pu soutenir, il faudrait retenir que, non seulement le comportement d’Agathe, tel que décrit dans le roman, est proche, sinon similaire, du comportement d’une jeune normalienne parisienne des années quatre-vingt dix, mais son prénom lui-même en fait “quelque chose” de plus contemporain que, par exemple, une “Céline” (pour prendre un des prénoms les plus répandus ces années là).

Enfin, une troisième hypothèse, soulevée par l’historien Theodore Zeldin en 1998 dans *Time Magazine*, rattache le prénom Agathe à l’enquête de deux membres de l’Action Française, Massis et de Tarde, *Jeunes gens d’aujourd’hui*, publiée sous le pseudonyme d’Agathon, dans les années 1910. Ce manifeste, qui présentait la jeunesse masculine française comme nationaliste, éprise de pureté virile et de vigueur, eut un retentissement important avant la Première Guerre mondiale. Pour le citer longuement : “*Her heroine, Agathe, recalls the manifesto of Young People of Today, published in 1913 under the pseudonym Agathon, where the ideal man was a brave soldier, intent on self-sacrifice. That is another example of how French identity is being constantly reshaped. Mazarine Pingeot offers a new model of male and female behavior: men have been cured of violence, but are still romantics. It is the women who are now lucid and strong, inventing new ideals of conduct, keen to live several different lives, and not afraid of suffering in the process.*”

Pour l’historien britannique, le roman de Mazarine Pingeot, parce qu’il met en scène et tend à donner une nouvelle forme à la jeunesse française contemporaine, pourrait être lu comme un tel manifeste. Mais l’analogie entre Agathe et Agathon ne vaut que dans la mesure où, tout comme Agathon cachait de Tarde et Massis, Agathe cache Mazarine.

Nous nous trouvons donc en face de plusieurs hypothèses, que l’étude des autres prénoms du roman nous permettra de confirmer ou d’invalider. Pour la première hypothèse et un peu pour la seconde, nous venons de le voir, le réalisme ou l’effet de réel (qui ne sont pas la même chose), important. En fait, peu nombreuses ont été les lectures de *Premier Roman* qui l’ont considéré comme un texte non-réaliste. Cet “effet de lecture” est probablement lié à l’usage des prénoms.

## Victor

Si le roman s'ouvre sur le prénom d'Agathe, Victor ne tarde pas à suivre, dès la deuxième phrase. Le personnage, d'ailleurs, ne nous est présenté, dans les deux premiers paragraphes, qu'à partir de son seul prénom, d'où le lecteur induit le genre du personnage, définitivement masculin. Le prénom est le principal marqueur du genre : "a cross-national comparison of 60 societies indicates that gender is the characteristic most commonly conveyed by a name - more often than any other feature of the child or the child's family" (Lieberson et alii, 2000, 1251), et, dans *Premier Roman*, les personnages masculins sont tous structurement liés par le son [R] précédé d'une consonne dentale, [T] ou [D]. Victor, Hadrien, Dimitri, trois prénoms non-androgynes, sont les trois principaux personnages masculins du roman.

Le fait que le genre des personnages repose principalement sur le prénom et que ces prénoms soient morphologiquement plus proches entre eux que des prénoms féminins du roman, Agathe, Suza, Helen, nous renseigne sur la volonté de l'auteur de construire un univers littéraire partiellement clos dont les lois seraient internes.

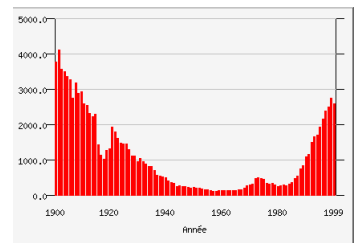
Il est toutefois possible de poursuivre l'analyse. La carrière sociale du prénom "Victor" est en effet très intéressante. Au contraire du prénom "Agathe", qui n'est somme toute que peu diffusé, Victor était, dans les dix premières années du siècle un prénom donné à plus de 2000 enfants chaque années. La relativement rapide et régulière désaffection qu'a connu ce prénom se retourne vers 1983 et 1984. Depuis, et surtout depuis le début des années quatre-vingt dix, le prénom renoue avec son succès de début de siècle.

Au contraire d'Agathe, donc, "Victor" à la fois souligne, pour le lecteur français, l'esprit "Années Folles", voir "Fin de siècle" (XIX<sup>e</sup> siècle), mais a aussi le goût - tout comme "Agathe" - des années quatre-vingt dix.

"Victor", toutefois, ne nous donne que peu d'éléments pour soutenir ou s'opposer aux hypothèses-conclusions que l'étude d'"Agathe" avait soulevé. En effet, pendant les années 1969-1973, Victor est un prénom qui connaît un certain succès (environ 400 nouveaux Victor par an). Les "parents" de Victor pourraient bien faire partie eux aussi d'un groupe "innovateur". Le roman soutient-il cette hypothèse ?

Les parents romanesques de Victor sont avant tout un père qui, dans *Premier Roman*, est un violoniste (ou plutôt un luthier) immigré polonais, pauvre mais travaillant dur pour s'en sortir. Rien ne nous permet de dire, dans l'état du roman tel qu'il a été publié, que les parents de Victor supportaient une stratégie de distinc-

Carrière sociale du prénom "Victor"



tion en donnant à leur enfant un prénom peu usité. Il semblerait plutôt que “Victor” doive signaler au lecteur l’origine familiale est-européenne.

### **Dimitri et Antonio**

L’hypothèse précédente nous est “soufflée” par le prénom du frère de Victor, Dimitri. Au contraire de Victor, Dimitri, tout comme Emil, Karol ou Miroslav, évoque, pour un(e) français(e), un prénom sinon slave, du moins est-européen.

Dans le roman, Dimitri est le jeune frère de Victor, de quelques années plus jeune, puisqu’il est souligné que Victor a pris une part active dans son éducation.

Né vers la fin des années soixante-dix ou le début des années quatre-vingt (même si cela n’est pas très clairement précisé dans *Premier Roman*), Dimitri avait quelques chances de se voir nommer “Dimitri”, si l’on regarde les statistiques de l’état-civil français.

Mais, si l’on préfère s’intéresser à l’économie interne du roman, on constate alors un phénomène beaucoup plus intéressant, à mon avis. Le personnage de Dimitri, en effet, au début du roman, se suicide. [à vérifier: je ne suis pas certain qu’il se suicide, mais bon, c’est un personnage perdant... tout comme le prénom, qui, au début des années 90, perd son crédit social et n’est plus à la mode, proche de la “mort sociale”...]

L’intérêt est ici que les destins sociaux réels et ceux du romans sont entrelacés, et il est possible que “Dimitri” évoque, à la lecture, ce type un peu démodé, qui n’a eu qu’un léger succès de passage...

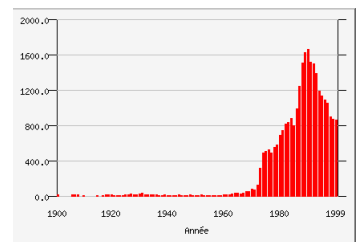
Le cas d’Antonio est encore plus pathétique. Dans le roman, il s’agit du jeune frère d’Agathe, qui se suicide quelques années avant le temps de l’action. C’est tout simplement un personnage inexistant, au prénom impossible, comme le révèlent les statistiques de l’INSEE.

### **Suza**

Suza, telle qu’elle est nommée dans le roman, n’est probablement pas le véritable prénom du personnage. Suzanna ou Suzanne serait beaucoup plus probable, Suza étant un plus un diminutif qu’un prénom, et n’existant pas dans l’état-civil français (n’ayant jamais été donné à un enfant depuis le début du XXe siècle).

Posons donc que ce personnage s’appelle Suzanne. Comme nous l’avons signalé, structurellement, le prénom Suzanne rapproche le personnage du pôle féminin, par l’absence de [R] et de dentales [T, D]. Mais, “socialement”, Suzanne fonctionne à l’inverse de Agathe. La répartition statistique du prénom est frap-

Dimitri



pante. Autant “Agathe” connaît une forte croissance de sa diffusion depuis les années quatre-vingt, autant “Suzanne”, prénom autrefois amplement diffusé et donc “vulgaire”, est en complète déconfiture.

A ne considérer que les statistiques de l'état-civil, une “Suzanne” théorique a désormais, en France, l'âge moyen théorique de soixante-dix ans. Ce n'est certainement pas cette Suza là qui joue un rôle dans *Premier Roman*. Certes le personnage est âgé, plus âgé que le groupe de normaliens fasciné par Agathe, mais a plutôt trente-cinq ans que soixante-dix.

La stratégie de l'auteur est alors limpide: en nommant ce personnage Suzanne, avant même de la décrire ou de lui donner un âge, de la même manière que Victor ne pouvait signaler qu'un homme, l'auteur souligne son exclusion.

### Hadrien

Nous avons gardé pour la fin le prénom qui fut sans doute le plus “significatif” pour les premiers critiques de *Premier Roman*. La journaliste littéraire Josyane Savigneau le souligne : Hadrien est un “clin d'oeil” (Savigneau, 1998) qui rattache l'oeuvre de Mazarine Pingeot à celle de Marguerite Yourcenar.

Certes.

Mais il n'est pas inutile de considérer Hadrien en tant que prénom sujet d'un usage “réel”.

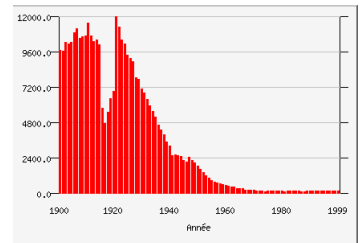
Le graphique ci-contre nous montre la répartition, dans le dernier siècle, du prénom “Hadrien”. Au contraire de “Adrien”, sans “H” initial, “Hadrien” est très peu répandu (Hadrien est vingt fois moins fréquent que Adrien). Culminant à 240 nouveaux Hadrien par an, le succès de ce prénom est tout relatif.

Et surtout, il n'est quasiment pas donné avant 1976. Une poignée d'Hadrien sont baptisés. Les raisons de cette désaffection pour ce prénom relèvent de nombreux facteurs, mais il est possible que l'homosexualité de l'empereur dont Yourcenar retrace les *Mémoires* n'a pas incité les parents à donner ce nom à l'un de leurs fils.

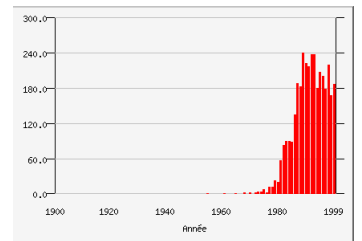
Au fait que, dans les années soixante-dix, ce prénom n'existe pas se double d'une incohérence interne au roman. Les parents d'Hadrien sont sensés appartenir à une forme très rigoriste du catholicisme français. Que de tels parents donnent à leur fils un prénom tel qu'Hadrien est tout bonnement impossible. Il nous faut donc en conclure deux assertions.

1- Soit Hadrien n'est pas réellement le fils de ses parents : adoption, enlèvement, etc... pourraient, de manière romanesque, expliquer le choix de ce prénom. Et le fait que l'auteur semble passer sous ellipse certaines périodes de la vie de la

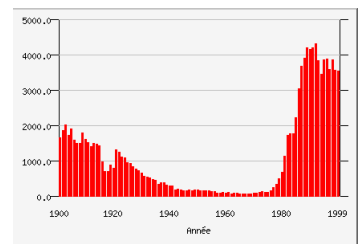
Suzanne



Hadrien



Adrien



famille officielle d'Hadrien nous incite à croire qu'il est possible de concevoir ainsi la réalité romanesque de ce personnage.

2- Soit le roman a été écrit à partir de 1988 et non pas aussi tardivement que 1994 ou 1995. La précision du goût de classe de l'auteur, qui choisit pour un de ses personnages un prénom réservé aux "happy few", serait un élément nous incitant à croire à cette conclusion.

### Conclusion

Des prénoms très peu répandus sont utilisés dans *Premier Roman*. Peu répandus, créant donc une impression d'irréalité, mais pas une impression d'étrangeté : des prénoms tel qu'Hadrien, Agathe ou Victor ressortent d'un fonds "français" de prénoms possibles.

La possibilité n'induit cependant pas le passage à l'acte. Or les prénoms choisis par l'auteur ne sont pas rares et en déshérence, mais rare et "en vogue" (à part "Suzanne", dont nous avons montré l'intérêt). Les prénoms, chez Mazarine Pingéot, indiquent l'origine sociale et semblent, dans le roman, avoir ce but d'induire un jugement de classe là sous ce qui n'est présenté que comme un jugement de goût. Un lieu où l'on peut croiser une Agathe dans les bras d'un Hadrien accompagnée d'un Victor-Dimitri... est nécessairement un espace très "concentré" autour d'un groupe social.

L'absence de noms de famille chez Pingéot, enfin, renforce la position relative des prénoms comme indicateurs de l'origine sociale. On sait que Proust, pour reprendre l'exemple, avait construit "Guermantes", imaginativement et à l'intérieur de son oeuvre, comme au centre d'un réseau d'évocations tournées vers la splendeur de la noblesse (dans la première partie) puis, dans *Le Temps Retrouvé* vers la porosité de la nouvelle bourgeoisie. Dans *Premier Roman*, les noms de famille n'existent pas, et si réseau d'évocations il y a, il n'est supporté que par les prénoms, qui ont la double tâche de signaler l'individualité du personnage et sa collectivité d'origine.

### ■ Bibliographie

Bayard, Pierre, *Qui a tué Roger Akroyd ?*, Paris, Editions de Minuit, 1998.

Besnard, Philippe, "Pour une étude empirique du phénomène de mode dans la consommation des biens symboliques : le cas des prénoms", *Archives Européennes de Sociologie*, XX (1979), 343-351

Lieberson, Stanley, Susan Dumais and Shyon Baumann, "The Instability of Androgynous Names : The Symbolic Maintenance of Gender Boundaries", *American Journal of Sociology*, 105 (5) march 2000, 1249-1287

Pingéot, Mazarine, *Premier Roman*, Paris, Julliard, 1998

Savigneau, Josyane, "Une Ambition d'écrivain", *Le Monde*, 8 avril 1998

Zeldin, Theodore, "Les Misérables On The Mend", *Time*, 15 juin 1998 vol. 151 n° 24